

THEATRE DE POCHE

LE CHAMP DE BATAILLE
DE JÉRÔME COLIN

MISE EN SCENE
DENIS LAUJOL





TABLIÉ DÉS MATTIÉRES

LE CHAMP DE BATAILLE

.....

1 / PRÉSENTATION GÉNÉRALE DU PROJET

p4.....Que raconte le spectacle ?

p4.....D'où vient le titre ?

2 / PRÉSENTATION DE L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

p5.....Denis Laujol

p5.....Thierry Hellin

p6.....Interview du metteur en scène

3 / QUELQUES ÉLÉMENTS D'HISTOIRE

p8.....Petite histoire de l'école

p12.....Les apports des neurosciences à l'éducation

4 / THÉMATIQUES QUI TRAVERSENT LE SPECTACLE

p15.....Les questions existentielles des adultes, en miroir de celles des ados

p18.....La violence

p22.....Les différents types d'intelligence

5 / DRAMATURGIE

6 / PISTES POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

1 / PRÉSENTATION GÉNÉRALE DU PROJET

Que raconte le spectacle ?

L'ennui avec les enfants, c'est qu'ils grandissent. C'est qu'un beau matin, sans prévenir, ils mettent des trainings, répondent par onomatopées et écoutent de la mauvaise musique (...) Ça coûte une fortune en crème anti-boutons, ça change d'humeur toutes les six minutes, ça a le nez qui pousse. Ça se traîne du divan au lit en mettant un point d'honneur à vous rappeler que vous n'êtes absolument pas à la hauteur de votre rôle de père. Ça vous empoisonne. Ça vous déteste. C'est cruel un enfant qui grandit. Comble de tout, une fois dépassé le mètre 50, ça cesse de vous considérer comme Dieu en personne. Et ça, il faut l'encaisser ! Désormais vous n'êtes plus rien, juste un étranger programmé pour leur gâcher l'existence et les empêcher de vivre.

La quarantaine galopante, voilà ce que se dit ce père, enfermé dans les toilettes, ultime forteresse inviolable, où il consulte des dépliants de voyage, manière d'échapper pour de bon à la pesanteur du quotidien, avec d'un côté un fils aîné en pleine adolescence, de l'autre son couple en crise, sexuelle notamment.

D'où vient le titre ?

« Il faudra un jour cesser de penser que le monde entier est ligué contre vous. »

Évidemment que le monde était ligué contre moi ! Évidemment que chaque journée était un nouveau champ de bataille. Il faut sans cesse livrer combat. Contre l'herbe qui pousse dans le jardin, contre la vaisselle qui s'empile, contre nos désirs, contre l'école qui nous a fait mal, contre nos enfants qui nous confrontent à nos faiblesses, contre nos banques, contre nos fournisseurs d'électricité. Et contre les années qui filent de plus en plus vite...

Tout est dit, non ? Jérôme Colin affirme qu'avoir des adolescents à la maison, c'est entrer dans un vocabulaire carrément guerrier. Mais son propos n'est pas seulement là. Il nous raconte une histoire aux sujets multiples, qui aborde notre complexité d'être humain en lutte contre toutes ces parties de nos vies qui ne sont pas aussi reluisantes qu'on le voudrait. Le couple, la logistique quotidienne, l'école, les adolescents, la société capitaliste, le temps qui passe... Où trouver un peu de paix ?

2 / PRÉSENTATION DE L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

DENIS LAUJOL - metteur en scène

Né en 1976 à Agen, dans le sud-ouest de la France, et après avoir longtemps rêvé d'une carrière de cycliste de haut niveau, Denis Laujol se lance dans le théâtre à 21 ans à Toulouse, avant d'intégrer la formation d'interprétation dramatique de l'INSAS de Bruxelles en 1999.

Trois ans plus tard, il fonde la compagnie Ad Hominem avec ses camarades de promo Nicolas Luçon et Julien Jaillot tout en jouant pour Selma Alaoui (Anticlimax de Werner Schwab), Armel Roussel (Pop?, La Peur, Après la peur) ou encore Michel Dezoteux (Richard III, L'Avare). Il se lance dans la mise en scène en 2009 avec Mars d'après Fritz Zorn au Théâtre Océan Nord puis avec Le Playboy des Terres de l'Ouest d'après John Millington Synge (théâtre de plein air) en 2011. L'année suivante il met en scène Grisélidis d'après l'œuvre de Grisélidis Réal au Théâtre Les Tanneurs avant de mêler son histoire personnelle à celle du cycliste Florent Mathieu dans le monologue Porteur d'eau, crée au Théâtre de Liège en 2015.

Après les succès public et critique de ses mises en scène au Théâtre de Poche, Pas Pleurer, d'après Lydie Salvayre (2017), Fritland, d'après Zenel Laci (2019), Le Champ de Bataille, d'après Jérôme Colin (2020), Je ne haïrai pas d'après Izzeldine Abuelaish (2021), Denis Laujol créera Kung fu en janvier 2023, toujours au théâtre de Poche, dont il est devenu artiste associé.

THIERRY HELLIN - comédien

1er Prix d'Art dramatique en 1991 au Conservatoire Royal de Bruxelles dans la classe de Pierre Laroche, Thierry Hellin a joué à ce jour dans plus de 80 spectacles créés en Communauté française de Belgique. Il travaille entre autre avec Guy Cassiers, Frédéric Dussenne, Philippe Sireuil, Daniel Scahaise, Pierre Laroche, Céline Delbecq, Roland Mahauden, Alain Moreau, Agnès Limbos, Jules-Henri Marchant et Thierry Lefèvre pour n'en citer que quelques-uns. Parallèlement, il crée en 1996 « Une Compagnie », compagnie théâtrale pour le jeune public qu'il co-dirige avec Thierry Lefèvre et Eric Durnez.

Quinze créations voient le jour dont 10 autour de textes écrits tout spécialement par Eric Durnez. Thierry Hellin parcourt le paysage culturel belge avec succès et tourne régulièrement en France et au Québec.

Le Prix du Meilleur acteur lui a été décerné par les Prix de la Critique 2014/2015 pour son rôle dans « Passions humaines » de Guy Cassiers.

INTERVIEW DE DENIS LAUJOL, METTEUR EN SCÈNE

Pourquoi avez-vous décidé de transformer ce livre en pièce de théâtre ?

Je ne vais pas égrainer ici toutes les raisons intimes qui ont fait écho chez moi pour me donner envie de monter ce texte, que j'aimerais avoir écrit. Je voudrais juste en donner une, qui finalement vaut bien toutes les autres : je pense que c'est la première fois qu'un portrait d'homme me fait pleurer. De rire évidemment, mais aussi d'émotion.

En cette période d'émancipation de la parole féminine, du moins je l'espère de tout cœur, dévoiler les faiblesses des hommes, comme c'était mon ambition en montant *Grisélidis Réal*, ces faiblesses dont on a pas pu ou voulu parler pendant si longtemps, me paraît finalement aussi un acte très politique. Le texte ne nous épargne pas, en tant qu'hommes, nous qui pensons par exemple qu'aller chaparder du Cialis ou brûler le canapé va résoudre tous nos problèmes...

Vous êtes papa vous aussi. Comment faites-vous le lien avec votre propre expérience de la paternité ?

J'ai un fils de 11 ans, et depuis quelque temps, il ne me regarde plus comme un dieu. Plus du tout. Il est au seuil de l'adolescence, et moi en pleine « crise de la quarantaine ». J'ai rarement lu un livre qui décrivait avec autant d'acuité mes sentiments, et surtout ma détresse, face aux bouleversements qui se préparent dans nos vies à tous les deux, et qui engageront toute notre famille.

Y a-t-il un souvenir marquant de votre adolescence que vous reliez à ce texte ?

J'ai seize ans. Je vis à Agen, petite ville de province française, mes parents sont fonctionnaires tous les deux, j'ai une petite soeur, je suis plutôt bon élève quoiqu'un peu bavard et enclin aux fous rires, je suis élu délégué de classe, tous les ans sans exception. Plutôt "populaire", donc, aussi bien auprès des élèves que des profs. Je passe ma rage adolescente sur mon vélo, sur les planches de théâtre, et dans ma chambre, en brillant du Nirvana, du Metallica, du Gun's Roses, et en écoutant Skyrock ou Fun Radio à fond la caisse... rien de bien méchant. Et puis un jour, un cours de sport est supprimé, nous avons quartier libre de 8 à 10h du matin. J'invite des copains à la maison, que je sais vide, et là, devant leurs yeux médusés, je m'attaque consciencieusement au bar de mon père. Moi qui ne bois pas une goutte d'alcool habituellement, qui me couche tous les jours à 22h, j'avale au goulot et sans distinction Pastis, Porto, Whisky, eau-de-vie de poire... L'heure venue, ils me soutiennent tant bien que mal jusqu'au lycée, titubant, gueulant, pissant en rue, et je finis par vomir lamentablement durant le cours de maths, et être porté à l'infirmerie, où mon père vient me chercher, vers 11h du matin...ivre mort, bien entendu. Il me ramène à la maison, appelle ma mère, et là, assis sur une chaise, les yeux baissés et les dents serrées, ça sort. Je ne veux pas vivre comme eux, ces fonctionnaires, je déteste cette normalité, ce conformisme, tout est moyen dans cette ville, je vais crever, je les déteste... Toute ma rage, ma haine, oui, sort, bouillonnante, avec la bile verte que je crache... Dans l'après-midi, mon père m'a ramené en classe, et nous n'avons plus jamais parlé de cet épisode.

J'ai 42 ans. Je vis à Bruxelles, je travaille beaucoup, j'ai une vie de famille intense, je passe ma rage sur mon vélo et sur les planches de théâtre, je suis toujours plutôt "populaire"...et pourtant, je sais qu'en moi vit toujours cet ado maigre aux dents serrées. Adulte, on a toujours les mêmes questions à l'intérieur de nous.

Comment avez-vous choisi votre acteur pour incarner le père ?

Thierry Hellin c'est un acteur qui a une puissance, à la fois une présence physique et une voix. Il a une démesure. Quand il crie, les murs tremblent. Il possède ce côté Shakespearien que je recherche, pas trop réaliste, mais théâtral. On n'est pas au cinéma, il faut assumer le théâtre. Puis, il partage cette sensibilité et cette autodérision, et je le sens aussi ému que moi par la maladresse de ce personnage, touché par le chemin qu'il fait vers son fils, et, finalement, vers lui-même.

Vous avez rencontré Jérôme Colin, qu'est-ce qu'il vous a dit sur son intention ?

Lors de notre première rencontre, Jérôme Colin m'a confié qu'il avait tout d'abord voulu écrire sur la violence. Violence de l'adolescence bien sûr, violence à l'intérieur du foyer, ce lieu de ressourcement qui se transforme subitement en lieu de conflit, violence dans les relations de couple, violence de l'éducation sur ces jeunes esprits et ces jeunes corps, violence de la société marchande, violence enfin du monde tout entier où le terrorisme fait voler en éclat l'illusoire paix de nos vieilles capitales occidentales, nous rappelant que nous vivons dans un monde en guerre.

La détresse dont il est question dans ce texte est plus largement celle de l'homme occidental, en train de voir l'ordre de son petit monde s'écrouler, cette détresse qui le conduit à s'enfermer dans les chiottes pour essayer d'avoir la paix, et à lire le récit de voyages qu'il ne fera jamais.

À votre avis, pourquoi ce livre a-t-il eu tant de succès ?

Le deuxième livre de Jérôme Colin a beaucoup fait parler de lui, pas seulement en raison de la notoriété de son auteur, mais surtout par le sujet éminemment d'actualité qu'il soulève : l'éducation. Et plus précisément l'éducation à l'âge critique de l'adolescence. Jérôme Colin lui-même a été amené à donner son opinion à la sortie du livre, et ses prises de positions ont été largement relayées dans la presse et sur les réseaux sociaux. Bien sûr, le sujet est passionnant, fondamental, et nous ne l'éluderons pas, ni dans le texte de l'adaptation, ni dans les rencontres que nous aurons avec le public. Mais son propos est beaucoup plus complexe et universel, selon moi. Il ne faudrait pas le réduire à un simple sujet. Ce qui me semble intéressant, c'est le miroir que ça nous tend, et les questions existentielles qui sont soulevées.

3 / QUELQUES ÉLÉMENTS D'HISTOIRE

A/ Petite histoire de l'école

Quand on pense à l'histoire de l'éducation, deux grands clichés nous viennent en tête, si on a bien retenu nos leçons : celui de Charlemagne inventant l'école, et celui de Jules Ferry qui a voulu donner à tous la chance d'y accéder. Mais allons voir ça de plus près. Car si l'école, de tout temps, a voulu modeler les futurs adultes, quelle est son intention ? Quel est son idéal ? Cet idéal est-il neutre ? Il semble, au contraire, et malgré la neutralité à laquelle elle prétend, que l'école soit et ait toujours été un haut lieu politique.

Cette idée folle

Allez, on va voir du côté de ce sacré Charlemagne. 789, en plein Moyen-Age. Son empire est grand, il aurait besoin de cadres qualifiés pour en assurer la structure. Or la plupart des érudits, à ce moment, sont des moines qui grattent du papier dans les monastères, et s'intéressent surtout à la religion chrétienne. Les livres se copient à la main et le savoir circule au compte-goutte comme une marchandise précieuse. Si on veut apprendre, on fait partie de la haute noblesse, ou on rentre dans le monastère. Sinon, on travaille et on apprend éventuellement sur le tas à compter. Lire, c'est pour les seigneurs ou les religieux. Charlemagne, visionnaire, va donc commencer par créer une école dans son propre palais, pour les enfants des nobles mais aussi pour les « fils de condition modeste, mais bien nés ». (Les bâtards, de tout temps, n'ont jamais eu la cote!). Il étendra ensuite cette idée révolutionnaire pour l'époque : « Que dans chaque monastère on enseigne les psaumes, les notes, le chant, le calcul, la grammaire, et qu'on dispose de livres bien corrigés ».

Attendez, ça veut dire qu'avant ça, il n'y avait aucune école ? Bien sûr que si ! L'école existe au moins depuis l'apparition de l'écriture, plus ou moins 4000 ans avant Jésus-Christ. Durant l'Antiquité, les garçons égyptiens issus de l'élite (la prêtrise ou l'administration) apprenaient à lire, à écrire, à calculer auprès de scribes. En Grèce, on enseignait aux jeunes gens non seulement la philosophie, les sciences naturelles, la poésie, l'arithmétique et les langues, mais aussi le développement physique du corps, l'art, la musique, et les valeurs de force et de vertu. De quoi faire réfléchir nos écoles actuelles... Comme rien n'est parfait, précisons tout de même que le système éducatif grec rejetait totalement les enfants faibles ou malades, prônait un idéal exagéré de la beauté physique à une époque où les selfies se faisaient en marbre, et n'incluait évidemment pas les filles.

De l'autre côté du monde

Si on va faire un tour du côté de la Chine, Confucius lui-même, déjà 500 ans avant JC, affirmait la nécessité de répandre l'instruction pour former des cadres compétents pour l'empire. Dans les dynasties qui suivirent, les écoles publiques chinoises se sont généralisées. Comme quoi, Charlemagne n'a rien inventé ! Et cet enseignement oriental mériterait à lui seul une étude approfondie, tant les fondements et les buts diffèrent des nôtres, et révèlent toute une conception de la vie et du monde différents. Les principes de l'éducation traditionnelle chinoise reposent sur la nécessité d'acquérir un savoir-vivre et une modération destinés à rendre les relations sociales harmonieuses. On développe malgré tous les dons personnels des élèves, mais ils sont subordonnés à la famille et à la société, puisqu'il s'agit avant tout de bien vivre ensemble. Le collectif avant l'individuel. Le modèle occidental prône l'opposé : la réussite individuelle est plus importante que l'harmonie du groupe. Peut-être un juste milieu serait-il plus... juste ?

Des moines et des nobles

Mais revenons à notre partie du globe. On peut dire que globalement, durant tout le Moyen-Age, l'éducation est intimement liée à la religion. Les Jésuites notamment sont en charge de former une élite intellectuelle catholique. La religion et le pouvoir politique ne font qu'un. Il faut aussi relever que jusqu'à la Renaissance et à l'arrivée de Rousseau, la brutalité est de mise. Les élèves sont soumis à l'autorité absolue du maître, qui peut les frapper comme des animaux à dresser. Bonne ambiance.

Avec les idées des Lumières, la condition de l'élève s'améliore un tout petit peu, et l'école primaire se répand et se sécularise, mais qu'on ne s'y trompe pas : le but est toujours de former des élites, des cadres pour l'administration, et pas d'élever la masse. Jusqu'à la Révolution française, le système de classes sociales est bien gardé, et il est hors de question qu'un paysan réussisse, par son instruction, à entrer dans les classes supérieures d'une société pyramidale au sommet de laquelle trône le roi.

À cette époque, la langue française se complexifie, et ce n'est pas un hasard : il faut que cela reste une langue d'élite, aux règles difficiles, voire absurdes, que seuls ceux qui ont beaucoup étudié maîtrisent vraiment. Encore aujourd'hui, l'orthographe et la grammaire françaises sont des éléments majeurs de discrimination sociale, économique et culturelle. Prenez la règle d'accord du participe passé : elle n'a aucun sens, et pourtant, elle continue à occuper des dizaines d'heures de programme scolaire, et à servir de justification pour jeter un paquet de CV à la poubelle... D'ailleurs, deux profs passionnants, Jérôme Piron et Arnaud Hoed, rapportent dans leur livre une anecdote éclairante à ce sujet qu'ils ont d'ailleurs traités dans une pièce de théâtre : « *La Convivialité* ». Dans les cahiers préparatoires du tout premier dictionnaire de l'Académie française, il est écrit « l'orthographe servira à distinguer les gens de lettres des ignorants et des simples femmes ». Groupes.

Liberté, égalité, fraternité !

À la Révolution française, lorsque la tête du roi tombe, on entend enfin résonner d'autres sons de cloche dans les salles de classe : l'instruction publique doit devenir un moyen et une fin pour les idéaux d'égalité et de liberté. Finie la société pyramidale, place au peuple ! Le changement politique fait prendre un virage à l'éducation. L'objectif est maintenant de casser les barrières entre les classes sociales et de former des citoyens libres et égaux. Même si, on le verra, dans les faits, cela n'est toujours pas une réalité aujourd'hui...

Tous à l'école !

Et Jules Ferry alors, il arrive quand ? Le voici, dans ses beaux habits de Ministre de l'Éducation française, à la fin du XIXe siècle, avec dans sa mallette, son projet de loi visant à rendre l'école primaire laïque, gratuite et obligatoire. Il donne ainsi la chance à chaque enfant, quelle que soit le milieu d'où il vient, d'apprendre et d'évoluer vers autre chose. En rendant l'école obligatoire, il s'attaque aussi de front au travail infantile : désormais, si les enfants aident leurs parents pour les tâches domestiques ou pour les travaux de la ferme, ce sera après l'école, ou les week-ends. Et plus question d'aller travailler à la mine avant 14 ans. Puis, grâce à cette loi, Jules Ferry sort pas mal de filles de l'ignorance, elles qui jusque-là étaient souvent gardées au foyer pour s'occuper des plus petits et apprendre à devenir une bonne épouse. Il leur ouvre d'autres perspectives que celle de reproduire la même vie que leur mère.

La Belgique mettra encore une vingtaine d'années à arriver à l'école gratuite et obligatoire, parce qu'elle est toujours aux prises avec la lutte politique acharnée entre les cléricaux, partisans d'un enseignement religieux, et les anti-cléricaux, farouches défenseurs d'un enseignement laïque. Un accord de financement équitable a été trouvé, mais cette guerre scolaire ne s'est pas terminée pour autant. C'est elle qui a donné lieu à nos deux réseaux actuels : le libre (catholique) et l'officiel (laïque), qui ne sont toujours pas les meilleurs amis du monde d'ailleurs.

L'école pas si obligatoire que ça

Une remarque importante cependant : c'est l'instruction qui est rendue obligatoire, pas l'école. Ce qui signifie que tant qu'il peut prouver qu'il suit un enseignement et qu'il passe les certifications de fins de cycle de la Communauté Française, un élève a le droit d'apprendre comme il (ou sa famille) veut. Avec ses parents, par correspondance, avec un professeur privé, sur internet, avec tonton Georges à la retraite, peu importe. Mais il doit demander une autorisation, et il sera contrôlé. Le but est quand même d'éviter que des enfants soient laissés toute la journée devant la télé par des parents absents et qu'il ne leur soit donné aucune chance de sortir de leur misère. C'est une mesure de protection et d'émancipation de la jeunesse. En Belgique, cette obligation d'instruction s'étend aujourd'hui de 6 à 18 ans, avec maximum sept années passées en primaire, et minimum les deux premières années de secondaire. Mais à partir de 16 ans, on n'est plus obligé d'aller à l'école à temps plein : on peut choisir de travailler en alternance pour apprendre directement un métier.

POUR LES PROFS

Question de réflexion (écrite, orale, en groupe) : En France, Emmanuel Macron vient d'étendre l'obligation scolaire, qui auparavant de 6 à 16 ans, à partir de 3 ans jusqu'à 18 ans. Qu'en pensez-vous ? Faites quelques recherches, et mettez-vous à la place de différentes personnes concernées par cette mesure (les parents de différents milieux socio-économiques, les enseignants, les enfants, les adolescents...), pour pouvoir développer un avis nuancé par écrit. Puis confrontez-le oralement à l'avis de deux autres élèves. Au final, votre groupe conseillerait-il à la Belgique de suivre le modèle de la France ?

Partir des émotions pour imaginer un changement

1. On vide son sac ! Dans un premier temps, avec tout le groupe, faites une liste des petites phrases souvent entendues à l'école qui vous ont blessé, énervé, découragé, humilié. « Reste assis. » « On ne triche pas avec son voisin ». « Tais-toi ». « On se demande ce que tu as dans la tête », et ainsi de suite. Libérez un maximum la parole et ne censurez rien. Durant cette phase, on nomme un Gardien de la Parole, qui veillera avec bienveillance à ce que chacun se soit exprimé au moins une fois et soit respecté, et à ce qu'aucun élève ne monopolise la parole trop longtemps. Ce gardien dispose d'un objet bruyant (qui fait pouet, par exemple) qu'il pourra utiliser quand ça lui semble nécessaire. Au fur et à mesure, les élèves s'habituent à la responsabilité de ce rôle et s'y proposeront spontanément, mais pour un premier essai, il peut être plus facile de désigner un élève dont on sait qu'il pourra jouer le jeu.

2. On regroupe les idées Dans un deuxième temps, on regroupe ces phrases en catégories, pour essayer d'y voir plus clair. Plusieurs catégorisations peuvent être proposées par les élèves ou par le prof (classer en fonction des émotions, des besoins de l'élève, du type de problème...)

3. On réfléchit aux changements. Par petits groupes de quatre, les élèves sont invités à réfléchir à des solutions, des pistes de changement pour les problèmes évoqués. Chaque groupe reçoit une catégorie et planche dessus. Tous les acteurs du changement sont envisagés : les profs peuvent changer leur approche, mais aussi les directeurs qui ont une certaine liberté pour écrire des règles de leur école, les politiciens qui décident de l'organisation du programme et du système scolaire, les parents qui suivent leurs enfants, sans oublier les élèves eux-mêmes, qui ne doivent pas oublier de se remettre un peu en question aussi... On peut donner un exemple pour lancer les élèves. Prenons toutes les phrases liées au besoin de mouvement dans la classe (« Tu bouges trop ! », « Assieds-toi », « Reste tranquille »...). Quels changements peut-on imaginer au niveau des profs ? Envoyer plus souvent les élèves au tableau, avec même, pourquoi pas, plusieurs tableaux dans la classe, faire des petits exercices de mouvement ou de respiration debout toutes les demi-heures pour se dégourdir un peu les jambes, permettre aux élèves de bouger dans la classe durant certains exercices, faire des jeux de rôle. Mais du coup, les élèves doivent changer aussi : ils doivent être capables de bouger sans que ce soit la foire pour autant. Le directeur pourrait organiser des tournois de sport (foot, tennis de table, volley, badminton...) durant les temps de midi ou les récréés, pour que les élèves soient plus motivés à se défouler. Le gouvernement pourrait créer plus d'heures de sport par semaine, et varier ces sports pour qu'il y en ait pour tous les goûts (danse hip-hop, parkour, yoga, marche dans la nature, chinlon...), parce qu'il est évident que l'exercice physique est fondamental pour l'équilibre de tout être humain, qu'il soit élève, ou employé de bureau d'ailleurs...

4. On passe à l'action avec des propositions réalistes Chaque groupe présente ses idées, et on note au tableau ce qui pourrait être réalisable dans l'école, en pensant aux implications concrètes. On n'a pas le pouvoir de tout changer, mais qui n'essaie rien n'a rien ! Il y a peut-être des choses à proposer aux profs, à la direction, aux élèves... Réfléchissez aussi à la meilleure manière de demander ces changements pour qu'ils soient compris et qu'ils aient une chance d'être acceptés par les différents acteurs.

B/ Les apports des neurosciences à l'éducation

Si les lois encadrant l'école ont pas mal évolué avec les changements politiques de la société, force est de constater que les méthodes d'enseignement, elles, sont longtemps restées figées : l'élève est assis derrière un bureau, huit heures par jour, il fait des exercices et il ingurgite docilement ce que son professeur autoritaire lui demandera de restituer à l'examen. Pourquoi ? Souvenons-nous de Charlemagne : son but était de former des cadres qualifiés pour gérer l'administration de son empire. Or, rester huit heures par jour assis à un bureau, en respectant la hiérarchie et en accomplissant les tâches données, ça ne vous fait penser à rien ? Il n'est pas complètement fou de penser que l'école pourrait bien nous préparer à devenir de bons employés de bureau, pour qui ce rythme et cette obéissance sont devenus normaux...

Heureusement, les choses changent ces dernières années, et on n'en est plus à l'école de nos grands-parents. On parle de développer des compétences, on parle d'épanouissement de l'élève, et c'est tant mieux. Sauf que l'idée est quand même toujours de rester 8 heures par jour assis ou presque, à écouter des adultes parler et à faire des exercices. Passer des examens à la fin de l'année, tous les mêmes examens, tous en même temps. Mettre des points en rouge sur un coin de la feuille. Punir. Distribuer des retenues. Sanctionner les échecs et les comportements « inadaptés ». Exclure les élèves qui dérangent ou qui décrochent.

La race [adolescente] a muté, mais l'école est restée dans les cavernes.

Comment la science lit dans nos neurones

Or, les recherches en neurosciences de cette dernière décennie nous apprennent des choses fabuleuses sur notre cerveau, sur la manière dont il fonctionne, et donc aussi sur la manière dont il apprend (ou pas). Grâce à des images de résonance magnétique, on ne devine pas les pensées des gens, mais on peut leur demander de penser à quelque chose, et voir comment leur neurones réagissent, à court et à long terme. La même chose en leur faisant faire différentes tâches, ou en leur montrant des images. Les résultats de ces recherches menées tout autour du globe nous aident à comprendre ce qui se passe dans la tête d'un être humain qui apprend, et donc à mieux comprendre aussi les raisons pour lesquelles il n'apprend pas, ou pas ce qu'on voudrait, quand on le voudrait. .

Nos cerveaux de mutants

Tout d'abord, il faut savoir que le cerveau, tout au long de notre vie, se transforme en fonction de nos pensées et de nos actions. C'est comme une grosse boule de plasticine qui se modèle, consciemment ou inconsciemment. Ou un réseau d'autoroutes et de petites routes secondaires qui se réorganise en permanence en fonction des chemins qu'on prend plus souvent et de ceux qu'on arrête d'emprunter. Ce qui fait que si un accident nous fait perdre la vue, on va développer d'autres zones du cerveau comme celles de l'ouïe, ou du toucher, pour s'adapter. Cela s'appelle la neuroplasticité, et c'est assez génial.

Par exemple, des chercheurs suisses ont remarqué que chez les adolescents d'aujourd'hui, la zone du cerveau lié aux pouces et aux index était sur-développée, à cause de l'usage intensif du smartphone. Nous sommes donc tous des mutants potentiels ! Chacun d'entre nous a ce super-pouvoir de transformer son cerveau en fonction de ce qu'il fait le plus, de ce qu'il voit, entend, ressent.

Si t'es content, t'apprends !

Alors les scientifiques se sont dit : « Excellent, si on peut muscler le cerveau pour écrire des messages sur Snapchat et jouer à CandyCrush, on doit pouvoir faire pareil pour les maths ! ». Pas de bol, ça ne marche pas. Pourquoi ? Parce qu'en creusant la question, ils se sont rendus compte que le cerveau apprenait et se développait grâce à un facteur essentiel : l'enthousiasme. Ou autrement dit, l'engagement affectif. Si on n'aime pas ce qu'on fait, si on n'a pas envie de le faire, on n'apprend pas. A priori, si on n'aime pas la personne qui nous enseigne, c'est pareil. Aïe, ça fait mal à notre système éducatif ! Mais ça explique pas mal de choses, et notamment, pourquoi on oublie les trois quarts de ce qu'on a appris sans intérêt ni plaisir. Et pourquoi les tout petits enfants apprennent à une vitesse impressionnante : ils sont en permanence dans le jeu et dans le plaisir. Et si l'école secondaire apprenait à jouer et à s'enthousiasmer ? Ok, c'est un gros chantier. On y reviendra.

Une conséquence très réjouissante de ces études sur le cerveau, c'est qu'il est enfin prouvé que personne n'est irrémédiablement stupide de naissance, puisque le cerveau continue à se transformer toute notre vie (un peu plus vite au début, c'est vrai). Cela sonne le glas de l'« âne de la classe », du « surdoué » et de « l'élève moyen ». Si rien n'est définitif et qu'on a le pouvoir de faire évoluer nos neurones, alors il est peut-être temps de lâcher ces catégories absurdes, qui pourraient bien devenir des prophéties auto-réalisatrices.

Game over – Try again !

Un autre pilier de l'apprentissage, après l'enthousiasme, c'est le retour sur erreur, nous disent les spécialistes. Se tromper, c'est nécessaire pour apprendre, mais quel est le feed-back reçu, et avec quel délai ? Prenez un jeu vidéo. Forcément, quand vous commencez, vous ne savez pas trop quelle est la meilleure stratégie pour progresser. Et vous n'avez pas très envie qu'on vous rappelle tout le temps que vous êtes nul ! Du coup, les concepteurs de jeux vidéos introduisent au départ des niveaux très faciles, dans lesquels vous vous faites plaisir en gagnant quasiment à tous les coups. Progressivement, la difficulté augmente, et avec elle, le risque d'échec et de frustration, mais les programmeurs savent doser le facile et le difficile, et ils vous permettent de rejouer le même niveau autant de fois que nécessaire pour en comprendre les trucs et finalement, un jour d'allégresse, vaincre ce fichu obstacle qui vous bloquait. Maintenant, comparez ça avec le bulletin d'un « mauvais » élève : il démarre l'année avec un échec, et au lieu de lui donner la possibilité de repasser le test jusqu'à ce qu'il le réussisse, on lui impose, chaque semaine, un exercice nouveau d'un niveau supérieur, toujours au-delà de ses capacités, tout en lui répétant qu'il est mauvais ou qu'il ne fait pas d'effort, et cela pendant un an ! Franchement, si on avait une manette de jeu vidéo dans les mains, il y aurait de quoi la lancer contre un mur, et la laisser pourrir là jusqu'à l'année suivante, non ?

Apprendre à gérer nos émotions

Plus fondamentalement, le lien entre émotion et cognition ne fait plus aucun doute aujourd'hui. C'est vrai à tous les âges, mais étant donné que les ados contrôlent mal leurs émotions (la faute à leur lobe frontal immature, nous disent encore les spécialistes), il pourrait être judicieux de réfléchir à introduire la gestion des émotions dans les programmes scolaires. D'autant qu'il est également prouvé que l'anxiété, le stress, la peur inhibent la mémoire et la capacité de compréhension. Et personne ne pourra le nier, le monde actuel est beaucoup plus anxiogène pour des jeunes qu'il ne l'était pour les générations précédentes. La violence s'est rapprochée, elle n'existe plus seulement dans l'écran de la télé familiale, elle peut faire irruption dans le métro qu'on prend tous les matins ou dans la salle de concert où se trouvent les potes. Les images choquantes envahissent aussi les écrans de smartphones, tournant en boucle sur les réseaux sociaux. Comment l'école aide-t-elle les ados à réguler leur anxiété, leur colère, leur tristesse ? Comment pourrait-elle utiliser ces émotions comme des leviers pour apprendre de nouvelles choses, de nouvelles compétences, et pour développer l'empathie ?

Et il faut avouer que ce genre d'apprentissage serait bien utile aux adultes aussi, car qui peut dire aujourd'hui « moi, tranquille, je surfe sur les vagues de la vie, les hauts et les bas, pas de souci, même pas peur, je ne m'énerve pas, j'apprends de mes erreurs, je gère ma frustration sans la balancer à la figure des autres, je cultive ma joie au quotidien... » ? Heuu... Y'a des cours de rattrapage ?

POUR LES PROFS

.....
Analyse d'une recherche dans le champ des neurosciences

Chaque élève est invité à trouver (sur internet, à la bibliothèque...) une recherche en neurosciences qui l'intéresse, et à en décortiquer le processus en répondant aux questions suivantes :

1. Quel est l'idée de départ des scientifiques ? Quelle est leur hypothèse ?
2. Quels sont les « cobayes » sur lesquels l'idée a été testée ? Comment les ont-ils choisis ? Ont-ils fait plusieurs groupes ?
3. Comment s'est déroulé le test ?
4. Quelles ont été leurs observations ?
5. Quelle a été leur conclusion ? Leur hypothèse de départ a-t-elle été vérifiée ? Ont-ils dû la modifier ? Ont-ils dû procéder à d'autres tests ?
6. Qui a financé cette recherche ? Et à ton avis, pourquoi cette question est-elle importante ?
7. Quelles sont (ou pourraient être, selon toi) les applications pratiques des résultats de cette recherche ?

4 / THÉMATIQUES QUI TRAVERSENT LE SPECTACLE

A/ Les questions existentielles des adultes, en miroir de celles des ados

- Il va falloir grandir mon vieux!

- Ah oui? Pourquoi? Pour te ressembler? Je veux pas te ressembler! Je veux pas me retrouver à faire la vaisselle tous les jours, à avoir une petite bagnole et une petite maison. Je veux pas partir en vacances à la Mer du Nord. Vous avez une vie de merde et en plus, vous êtes vieux. Vous êtes dépassés. Vous voulez que je vous dise? Vous êtes un couple de merde, vous avez des vies de merde, vous êtes pauvres, vous n'avez pas d'amis, je veux pas devenir comme vous. Votre vie de merde, j'en veux pas! Regarde-toi! Tu t'écrases devant tout. Tu t'écrases devant ton patron, devant Mamie, devant Maman! Tu t'écrases tout le temps.

-Je m'écrase parce que j'ai des responsabilités, mon vieux. Devant mon patron, c'est pour être sûr que tu aies à bouffer tous les jours. Devant Mamie, c'est par pur respect pour elle.

-Et devant Maman?

Ce que Paul balance à son père, ce n'est que le miroir des angoisses de celui-ci : est-ce que je suis en train de passer à côté de ma vie ? Comment vivre une vie plus dynamique, voyager, partir, réaliser mes rêves ? Comment ne pas rater ma vie, mon couple ? La crise de la quarantaine, c'est exactement ça : ado, il avait un idéal, et alors que la moitié de sa vie est derrière lui, il se demande s'il est à la hauteur de ses rêves. Il a du mal à accepter la réalité telle qu'elle est. Il voulait vivre le grand amour, et il se retrouve à regarder la télé assis à côté de sa femme dans un canapé confortable. Et ça, l'homme de notre histoire a du mal à l'accepter. L'homme en général, pourrait-on dire ? En tout cas, Jérôme Colin nous montre un personnage masculin authentique et plein de vraies contradictions, impatient, qui veut vivre une vie plus grande, qui veut retrouver la flamme de son couple, qui adore ses enfants et qui, pris par l'urgence de vivre, prend des décisions ridicules. Il s'y prend très mal, mais il y croit !

To be or not to be, that's the question

Denis Laujol, le metteur en scène, se dit très touché et intéressé par la dimension shakespearienne de ce père. Shakespeare a révolutionné le théâtre, justement en créant des personnages complexes et ambigus, qui résonnent émotionnellement avec le public, et qui, en plus, se posent des interrogations fondamentales sur la nature humaine. Quel est le sens de la vie ? Celle que nous vivons est-elle suffisante, assez grande, à la hauteur de ce qu'elle pourrait être ? Comment être heureux avec la réalité telle qu'elle est ? Que faire de nos désirs ? Doit-on accepter de faire des compromis avec notre idéal ?

Pourtant, tout comme dans les drames de Shakespeare, la pièce reste drôle. Pour Jérôme Colin autant que pour Denis Laujol, c'est hyper important. Parce que le meilleur moyen de ne pas devenir névrosé avec ces questions existentielles, c'est d'y mettre beaucoup d'humour et d'auto-dérision.

Romeo and Juliette forever !

L'autre grande question existentielle de cette pièce, c'est celle du couple, et du désir. Encore une fois, il y a l'idéal, et il y a la réalité. La passion des débuts, et l'usure du quotidien familial. La femme semble, elle, plus sereine, en comparaison avec les bouillonnements intérieurs de son mari. Son puzzle de perroquet est la métaphore de son attitude face à la vie : elle construit patiemment, sur la durée, et l'important n'est pas le résultat final, mais de se poser un moment pour assembler les pièces. D'ailleurs, dès que puzzle est fini, elle le range dans la boîte. Si le désir n'est pas là, il reviendra plus tard, ça n'a pas l'air de l'inquiéter. Lui, par contre, est un impatient rempli de l'urgence de vivre. Depuis qu'il a failli perdre sa femme lors de l'accouchement, il vit avec cette conscience de la mort tous les jours. Il se bagarre avec le temps. Son fils doit grandir vite. Son désir doit être assouvi tout de suite. Une vie sexuelle épanouie n'attend pas.

20h38. La question est partie toute seule : "Pourquoi on ne fait plus jamais l'amour?" Elle a reposé son verre.

- C'est parce qu'on est fatigués...

Elle n'a pas dit : "Nous ne sommes plus un couple mais une famille. Les priorités changent. Et puis tu sais, la passion...". Elle n'a pas dit ces choses mais je savais qu'elle les pensait. Ne fût-ce qu'un petit peu.

20h47. On a commandé. On a repris du vin.

À nouveau, la pièce nous lance des questions, et à nous de laisser cheminer nos réponses. Qu'est-ce que ça veut dire, être avec quelqu'un ? Qu'est-ce que ça veut dire, faire des compromis ? Comment faire durer un couple ? Comment le renourrir ? Comment sortir de la quête du romantisme perpétuel ? Quelle est la place de la sexualité dans le couple de parents ? Comment accepter que la relation se transforme ? Et vers quoi ?

Tu comprendras quand tu seras grand !

Mais alors, grandir, c'est quoi ? À quoi correspond cette injonction répétée jusqu'à l'usure aux ados : « Grandis un peu ! » ? Longtemps, on se dit « Je ne serai jamais un adulte comme eux », et un jour, on se réveille, on a quarante ans, et on est obligé d'admettre qu'on en est devenu un. C'est dur. Et en plus, notre ado nous renvoie toute la médiocrité de l'existence dans la tronche. Et il a bien raison : c'est son rôle, et on doit le lui laisser. Mais quand même, ça chamboule. Et ça pousse parfois à faire des choses stupides, comme brûler le canapé qui représente ce confort dans lequel on s'est assis et endormi bien malgré nous.

Et si grandir, c'était justement arriver à faire avec la réalité telle qu'elle est ? Arriver à choisir, et donc à renoncer aux mille vies fantasmées qu'on n'aura pas, et se sentir en paix avec cette vie-là. Parce que ça aide à être heureux. Dans le moment présent, pas plus tard. Pas quand on sera grand, quand on sera enfin sorti de l'école, quand on vivra seul, quand les enfants seront partis, quand on sera à la retraite. Non. Maintenant. Parce que c'est le seul endroit où être heureux. Comme nous le rappelle la dernière phrase du père :

Demain? Que sais-je de demain?

Il y a ici tout l'aujourd'hui qu'il faut.

POUR LES PROFS

Shakespeare, c'est qui ?

Ce grand bonhomme de la littérature et du théâtre mérite bien qu'on s'y attarde un peu... Par exemple :

- Dans quel contexte est-il né et a-t-il évolué ?
- En quoi a-t-il révolutionné le théâtre de l'époque ?
- Connaissez-vous certaines de ses pièces ? Ou des films adaptés de ses pièces ? En avez-vous vu ? Que pensez-vous de ses histoires ?
- A votre avis, pourquoi ses pièces de théâtre sont toujours d'actualité aujourd'hui, alors qu'elles datent d'il y a quatre siècles ?
- Quelle est son influence sur les artistes modernes ?

Moi et mes questions existentielles

Si Paul dit à son père « Je ne veux pas de ta vie de merde », c'est bien parce que le père lui-même se pose des questions sur le sens de sa vie. Même si les adultes semblent parfois les avoir enterrées, leurs questions existentielles vivent toujours au plus profond d'eux, et finissent par ressurgir...

- Quelles sont vos questions existentielles ?
- Où cherchez-vous / trouvez-vous des réponses ?
- Qui sont les adultes qui vous inspirent ? Pourquoi ?
- Qu'est-ce que c'est pour vous, une vie de merde ? Qu'est-ce que c'est pour vous, une vie réussie ?
- Qu'est-ce que vous pouvez faire pour ne pas rater votre vie ?
- Pour vous, ça veut dire quoi, grandir ?
- Comment la société de consommation répond à ces questions existentielles ? Qu'est-ce qu'elle propose comme réponses ?

Société de consommation, qu'est-ce que tu me racontes ?

Demander aux élèves de relever dans des magazines, sur internet, sur des affiches dans la rue, toutes les publicités qui, d'une manière ou d'une autre, font référence au sens de la vie pour nous vendre quelque chose.

- Peut-on regrouper ces pubs en catégories ?
- Quel est (sont) le(s) message(s) véhiculé(s) par ces entreprises et ces marques, par rapport au sens de la vie ?
- Comment peut-on prendre distance par rapport à ce(s) message(s) et développer une vision personnelle de la vie ?

On peut prolonger la réflexion en proposant aux élèves de créer par petits groupes une affiche de contre-pub, qui enverrait un vrai message existentiel qui leur tient à cœur, différent des messages matraqués par notre société de consommation.

B/ La violence

Jérôme Colin nous dit que son intention première n'était pas de parler de l'école, mais avant tout de la violence à différents niveaux : la violence des adolescents, la violence familiale, la violence de l'école, et la violence de la société. Ce mot, il est partout, dans tous les journaux, dans toutes les bouches, mais de quoi on parle exactement ? Si on regarde différentes définitions, on trouve l'idée de force ou de pouvoir, qu'on utilise mal, dont on abuse. Cette force, elle peut être physique, ou morale. Mal s'en servir, on imagine facilement ce que ça peut être : pour blesser ou tuer, pour endommager, pour obliger quelqu'un à faire quelque chose qu'il ne veut pas faire. Ça laisse malgré tout la porte ouverte à beaucoup de questions...

L'origine du mal

D'où vient la violence dans la société? Ça, c'est une excellente question, et il s'avère qu'on a plusieurs pistes mais rien de sûr. Certains disent qu'elle est naturelle puisqu'elle vient de nos origines animales, et qu'elle date d'une époque où les hommes préhistoriques du paléolithique étaient cannibales. Ou que ces chasseurs-cueilleurs étaient en fait des guerriers. Mais on trouve peu de traces archéologiques de ces théories. On en trouve davantage pour montrer que la survie de ces premiers hommes reposait sur la solidarité et l'entraide. Le mythe de « l'homme est un loup pour l'homme » est plutôt dépassé aujourd'hui par des preuves scientifiques de collaboration pour la survie. On ne peut plus se limiter à affirmer qu'il est dans la nature de l'homme d'être violent.

Alors quand est-ce qu'on commence à avoir des traces historiques de violence à plus grande échelle ? Sans doute plutôt quand l'homme s'est sédentarisé, et qu'il a commencé à posséder une terre, une maison, des réserves de nourriture et de biens, puis deux terres, puis trois... Somme toute, avec le début de la propriété privée quand elle dépasse le strict nécessaire du nomade. Car celui qui, chez lui, possède plus qu'un autre doit protéger ses acquis de l'avidité de ses voisins. Plus il possède, moins ça devient possible de protéger ses biens seul. Il engage une personne, puis deux, puis trois, puis crée une armée. Et avec cette armée, la tentation est grande de ne plus faire que protéger, mais aussi d'aller conquérir de nouveaux territoires et de s'approprier leurs ressources... Vous voyez la logique ?

Mais alors, on peut se demander, est-ce qu'il existe des sociétés sédentaires non violentes ? Oui, ça existe, ce serait des sociétés horticultrices, plutôt égalitaires, et de petite taille. La concentration humaine semble aussi être un facteur décisif dans l'apparition de la violence, car il devient difficile d'éviter la création de sous-groupes et d'inégalités.

Ça, c'est violent pour toi ?

Vient ensuite la question suivante : est-ce qu'on est tous d'accord dans le monde sur ce qui est violent ou pas ? À votre avis ? Il suffit d'aborder quelques sujets pour se rendre compte que ce qu'on considère comme violent varie vraiment beaucoup d'un coin du monde à l'autre, d'une classe sociale à l'autre, d'une religion à l'autre. Quelques exemples ? La violence conjugale qui révolte en Europe du Nord mais reste difficile à combattre dans l'Espagne macho, et est carrément considérée comme normale dans bon nombres de pays. Le suicide au Japon est accepté et même souhaité en cas de déshonneur pour la personne et sa famille, alors que chez nous, il est considéré comme violent pour les parents, les enfants, les proches. L'État Islamique encense les kamikazes, leur action terroriste les mènera au paradis, cette violence devient noble et spirituelle. Nos conceptions de ce qui est normal et acceptable ou au contraire violent font souvent le grand écart. Certains Asiatiques trouvent la manie catholique de vivre leur foi devant un cadavre sanguinolent sur une croix absolument atroce. Certaines féministes européennes trouvent violent de porter un voile. Certaines musulmanes trouvent violent d'être soumise aux diktats de la mode qui demande aux femmes d'être toujours minces, maquillées, sexy, musclées et à moitié nues. Les dirigeants européens ne trouvent pas violent de laisser mourir des gens qui fuient leur pays en guerre à nos frontières. Donald Trump trouve important de relancer la peine de mort aux États-Unis. La plupart des mamans gambiennes trouvent horrible que la plupart des mamans belges soient obligées de se séparer de leur bébé à 3 mois pour retourner travailler. De nombreuses filles trouvent le porno violent parce qu'il présente comme normal leur soumission aux désirs de l'homme. On ne vit pas dans un monde de bisounours, et la violence semble être de tous les côtés, et pas seulement dans les pays en guerre.

Ça nous pousse à bien y regarder de plus près, y compris dans nos actes quotidiens, dans nos jugements, dans nos relations aux autres : où commence l'abus de notre force, si petite soit-elle ? Où s'achève la liberté de chacun de vivre comme il l'entend ?

Guérir le mal par le mal ?

Une autre question arrive évidemment sur le tapis : y a-t-il une violence légitime, qui serait justifiée, et donc moins grave que les autres ? Si un enfant est frappé, doit-on lui apprendre à frapper en retour pour se défendre ? Un général de guerre a-t-il le droit de tuer des civils si ce sacrifice permet d'affaiblir l'ennemi et de mettre potentiellement fin à une guerre, comme dans le cas des bombes nucléaires larguées sur Hiroshima et Nagasaki ? Un peuple opprimé devrait-il faire sa révolution, aussi sanglante soit-elle, pour libérer les générations suivantes de la dictature ? Devrait-on infliger la peine de mort aux meurtriers, aux pédophiles ou aux terroristes ? Les gilets jaunes ont-ils raison de casser des vitrines de luxe pour être enfin écoutés, puisque même les dizaines de milliers de militants non violents pour le climat ne sont pas entendus ? Il n'y a pas de réponse toute faite à ces questions, cela dépend des valeurs de chacun, mais le débat peut être ouvert à tout moment. Et chaque jour, l'actualité nous fournit matière à réflexion...

Maudite famille !

Revenons enfin à la pièce : quel pouvoir peut bien avoir un adolescent pour être capable d'exercer de la violence dans sa famille ? Il est plus jeune, n'a pas d'arme, pas plus de force physique que le père a priori, alors d'où tire-t-il sa force ? Peut-être de l'amour, paradoxalement. Cet amour de ses parents, qui ont peur pour lui, peut qu'il ne tourne mal, parents qui veulent garder un certain contrôle sur leur enfant qui grandit et leur échappe. Oui, être aimé donne une force, un pouvoir, et comme tout pouvoir, on peut en abuser, et devenir violent, parfois même sans s'en rendre compte.

-Je t'aime parce que j'ai peur pour toi.

-Je comprends rien à ce que tu me dis. Essaie pas de m'embrouiller! Si tu m'aimais, tu me lâcherais un peu les baskets. Parce que tu me fais chier avec tes règles à la con.

-Et tu crois que ça me fait plaisir de jouer sans cesse au gendarme?

-Ben oui, sinon tu le ferais pas!

-Mais tu ne comprends rien Si je suis chiant avec toi, c'est parce que je veux te protéger. Mon objectif, c'est pas que tu sois mon copain! Mon objectif, c'est que tu restes debout, que tu ne tombes pas! C'est pour ça, que je te fais chier! Pour t'empêcher de tomber!

La violence de l'école

Et qu'est-ce que l'auteur entend par « la violence de l'école » ? Il n'aborde pas ici la problématique de la violence au sein de l'école, mais bien de cet abus de pouvoir de l'école en tant que système - les profs, le directeur, les programmes, les sanctions, le redoublement. En effet, l'école a un énorme pouvoir, du fait que c'est le seul moyen d'obtenir des diplômes, et quoi qu'on puisse dire, dans le monde actuel, vivre sans CESS offre un choix de jobs très limité et peu enthousiasmant. L'école, avec ses standards, ses exigences, ses normes, détermine donc quel type de boulot (et de vie) on pourra avoir par la suite.

Et même si bien sûr, chacun a un certain pouvoir personnel, les statistiques montrent que l'école reproduit les inégalités socio-économiques (les enfants de familles favorisées réussissent mieux que les enfants de familles défavorisées, accèdent aux meilleurs postes, gagnent mieux leur vie, et leurs propres enfants continuent ainsi...). Non, il ne suffit pas de « bien travailler à l'école » pour réussir dans la vie. Il faut aussi avoir des livres à la maison, des parents qui peuvent suivre la scolarité de leurs enfants et les stimuler (aller au musée ou à la bibliothèque, ne pas être trop devant des écrans, offrir des activités variées...), des aides ponctuelles (cours particuliers, logopède, psy...), une langue maternelle identique à celle de l'école, pas de gros problèmes familiaux, assez de confiance en soi construite dès la petite enfance... Bref. Réussir n'est pas qu'une question de motivation et d'intelligence.

En quoi est-ce constructif de l'exclure à seulement deux mois de la fin de l'année? A part pour vous, bien sûr, qui vous débarrassez d'un problème.

L'exclusion scolaire, Monsieur Schmidt, est à l'origine de toutes les autres formes d'exclusion. Si c'est ce modèle que nous imposons à nos enfants, ils le reproduiront. Et il ne faudra pas s'étonner de voir perdurer, demain, une société injuste dont les plus faibles seront encore et toujours exclus!

Ce que dénonce Jérôme Colin ici, c'est le fait que si on ne rentre pas dans le moule scolaire, on est relégué dans le fond de la classe, catalogué, étiqueté, et engagé dans un processus qui mène à l'exclusion de l'école. La pomme pourrie qui contamine tout le panier et qu'on est obligé de jeter. Si on ne réussit pas en général, on est poussé à aller en technique, puis en professionnel, le plus souvent sans qu'il n'y ait là un choix positif pour le métier qui est au bout du parcours. Et si on décroche du professionnel, alors là, on doit sortir du système. Or pour lui, l'exclusion scolaire est à la base de toutes les exclusions de la société. Toujours cette question du diplôme (et pas n'importe lequel), laisser-passer pour une vie choisie et épanouie.

La question des sanctions est aussi soulevée par l'auteur. Les absences, les retards de l'élève sont punis par des retenues durant lesquelles on donne « du travail », point barre. Mais à quel moment on lui demande pourquoi il n'a plus envie de venir à l'école ? Puis d'ailleurs, s'il vient de moins en moins, l'école décidera pour lui : exclusion ! Même un mois avant les examens, même s'il y a là derrière une phobie scolaire. Face à l'absence de sens de la réussite scolaire, voire même du futur pour les jeunes, qu'est-ce qu'on pourrait imaginer comme « sanction » qui fasse sens ? Pourrait-on demander aux élèves « punis » de rester après les cours pour aider les plus jeunes, pour embellir les lieux, pour rendre service là où c'est nécessaire, pour distribuer les restes de la cantine aux SDF, pour s'initier à la méditation, ou pour travailler dans le potager de l'école, à la place des traditionnelles « heures de colle », encore assis derrière un bureau, qui n'ont que très peu d'intérêt ?

Il dénonce aussi la violence de l'organisation scolaire, qui demande à des adolescents en pleine poussée hormonale de rester assis et de se taire huit heures par jour. On en a déjà parlé : un formatage en bonne et due forme, pour devenir un bon employé plus tard ?

J'ai vomi l'autorité des professeurs qui en abusaient sous prétexte qu'ils avaient le diplôme. « Vous n'arriverez jamais à rien ». « Pour qui vous prenez-vous? ». « Vous êtes un élément perturbateur ». « Dans le fond de la classe! ». « Dans le couloir! ». « Sortez! ». « Je ne parierais pas sur votre avenir! ». « Vous n'avez pas votre place ici! ». Puis un jour, ils ont décrété: « Il est inapte, il apprendra un métier. ». A moi aussi, on avait dit "inapte." On avait dit "pomme pourrie".

Trente ans plus tard, l'école n'a pas changé. Elle continue de célébrer ceux qui acceptent ses règles et d'éconduire au fond de la classe ceux qui ne parviennent pas à s'y plier. Gavage. Régurgitation. Dès six ans, c'est "Restez assis et fermez vos gueules."

Selon lui, un autre des grands crimes de l'école, c'est de faire passer en permanence ce message «Attention, ça va être dur, la vie. Qu'est-ce que vous croyez ? On ne fait pas ce qu'on veut ». Ça donne envie de devenir adulte, c'est sûr... Il faut un peu de réalisme, on est d'accord. Tout le monde ne va pas devenir Youtuber à succès en se grattant les fesses devant sa webcam. Mais ne pourrait-on pas équilibrer le discours en nourrissant aussi les espoirs, les talents particuliers, les passions des élèves, et en leur donnant à voir des exemples positifs d'entrepreneurs qui ont créés leur propre job et pour qui ça marche ? N'y a-t-il qu'un modèle de réussite scolaire, celui de l'universitaire brillant ? Quid du débrouillard qui bidouille ou du gars populaire qui a (un peu trop) la tchatte ? Comment pourrait-on valoriser ces compétences-là ?

Mais ne faire que dénoncer ces violences et manquements de l'école, ce serait ignorer les tentatives du comité de pilotage de l'enseignement qui tente de modifier les pratiques scolaires pour les adapter au monde. Depuis 2018, le Pacte d'Excellence entre en piste progressivement. On peut discuter pendant des heures de sa justesse (le débat est d'ailleurs virulent), mais pour le coup, le processus est vraiment participatif, puisque plusieurs milliers de profs et de parents ont été consultés. Le Pacte d'Excellence impose notamment un long tronc commun, après avoir observé des résultats bien plus égalitaires dans les pays nordiques qui fonctionnaient ainsi. Est-ce que le pacte va tenir ses promesses, ou au contraire créer une démotivation encore plus grande chez les jeunes qui n'auront plus de choix d'option, et qui risquent de quitter l'école sans avoir obtenu aucun diplôme ? L'avenir nous le dira...

Plonger dans le négativisme, ce serait surtout ignorer la belle part d'enseignants qui lancent des projets innovants, qui sont à l'écoute des préoccupations de leurs élèves, qui encouragent et qui vont chercher les plus récalcitrants accrochés au radiateur du fond. Car il y en a. Des profs déterminés à faire une différence dans la trajectoire d'un jeune. Et dans l'ombre, ils changent les hommes de demain, ils changent le monde.

POUR LES PROFS

Un peu de philo sur la violence...

Voici quelques exemples de questions qui peuvent être discutées oralement ou par écrit, seul ou en groupe :

- Pourquoi la misère engendre-t-elle la violence ?
- Pourquoi l'injustice engendre-t-elle la violence ?
- Quels types de violence la misère et l'injustice engendrent-elles ?
- Pourrais-tu donner des exemples dans le monde ? Autour de toi ? Chez toi ?
- Connais-tu des situations problématiques qui ont été résolues par la violence ?
- Connais-tu des situations problématiques qui ont été résolues par la non-violence ?
- Penses-tu que certaines raisons d'être violent soient plus valables que d'autres ?
- Sur quoi peut-on agir ? Sur les sentiments violents qu'on éprouve ou les manifestations de cette violence ?
- Quelles sont les causes que tu pourrais défendre via ces différents moyens : en t'exprimant ?
En distribuant des tracts ?
En collant des autocollants, des affiches ?
En défilant dans les rues ?
En faisant un sit-in ?
En encerclant un bâtiment ?
En déposant des fleurs ?
En écrivant ?
En accrochant un ruban à ton T-shirt ?
En organisant une soirée de chansons ?
En projetant un film ?
En collectant de l'argent ?
En discutant ?
En réunissant des signatures sur une pétition ? Par d'autres moyens ?

Réflexions et recherches sur la non-violence.

Après avoir discuté de la violence, de ses origines, de sa légitimité, on peut se poser des questions par rapport à la non-violence. Quels combats ont été gagnés dans le passé sans avoir recours aux armes ? Avec quelles stratégies ? Qui ont été les leaders de ces mouvements militants pacifiques ? On peut proposer une série de thèmes de recherche aux élèves, et leur demander de travailler par groupes de trois ou quatre sur un sujet choisi librement (ou tiré au sort). Chaque groupe présente les fruits de ses recherches de manière structurée, éventuellement avec une courte vidéo pour illustrer son propos, et une feuille de synthèse à distribuer à la classe.

Exemples de sujets : Ghandi, Martin Luther King, Thich Nhat Hahn, Rosa Parks, Lanza del Vasco, Adolfo Perez Esquivel, la communication non violente, la non-violence dans la chrétienté, la non-violence dans l'islam, la non-violence dans le bouddhisme, les ZAD en France, les bergers du Larzac contre le camp militaire, les moines de Thibrine en Algérie, la désobéissance civile, la révolution orange en Ukraine...

Créativité des sanctions

Personne n'aime les retenues, ni les élèves, ni les éducateurs chargés de les surveiller. Et ce n'est pas très constructif. Mais alors, comment donner des sanctions intéressantes ? En mode brainstorming, réfléchissez avec la classe à des idées de « sanctions », qui permettraient de se rattraper quand on a déconné, de réparer les torts causés, de réfléchir à ses actions, de se calmer plutôt que d'être encore plus en colère contre l'école/le prof. Dans un premier temps, laissez partir les idées dans tous les sens sans filtrer. Dans un second temps, voyez ensemble ce qui serait envisageable de mettre en pratique et qui pourrait être proposé à la direction et aux profs pour l'année suivante. Dans un troisième temps, par petits groupes, travaillez à la formulation claire et précise de ces propositions.

C/ Les différents types d'intelligence

Paul a des notes moyennes à médiocres dans toutes les branches, sauf en éducation physique, où il est brillant. Mais ça ne compte pas vraiment. *On s'en fout, de gym !* Mais pourquoi donc est-ce moins remarquable qu'un 18/20 en français ? C'est que notre société a décidé que l'intelligence, c'était une histoire de calcul et de langage. Le sport, c'est bon pour la santé, mais ça n'a rien à voir avec le développement intellectuel. Ah bon ? Et si on évoluait un peu depuis le Moyen-Age et qu'au lieu de former de bons cadres pour servir l'empire capitaliste, on choisissait de former des êtres équilibrés capables d'œuvrer à leur bonheur individuel et collectif ? Et si ça commençait par reconnaître qu'il n'y pas que deux types d'intelligence, ceux qu'on apprend dans les cours ?

Avis aux nuls en math qui dessinent des elfes et des trolls dans les marges, à ceux qui préfèrent gratter leur guitare que de réviser leur chimie, aux cuisiniers du dimanche, à ceux qui n'ont jamais arrêté de grimper aux arbres, à ceux qui savent si bien consoler le chagrin d'un ami, et ceux qui lisent mieux dans un moteur que dans une encyclopédie. Vous êtes aussi intelligents. Pas de bol pour vous, c'est juste que la société ne valorise pas, ni socialement ni financièrement, votre type d'intelligence.

Pour en savoir plus, allons voir la théorie des intelligences multiples, formulée par l'Américain Howard Gardner en 1983. Lui, il critique les tests de QI qu'on fait passer aux enfants pour définir leur orientation scolaire. Il définit l'intelligence comme un ensemble d'aptitudes qui permettent à un individu de résoudre des problèmes ou d'inventer des choses qui sont importantes dans son contexte culturel. À partir de là, il définit d'abord huit, puis neuf types d'intelligences différentes :

- L'intelligence linguistique, qui consiste à utiliser le langage pour comprendre les autres et exprimer ce qu'on pense avec nuance.
- L'intelligence logico-mathématique, est celle des personnes qui possèdent la capacité de calculer, de mesurer, de faire preuve de logique et de résoudre des problèmes mathématiques et scientifiques.
- L'intelligence spatiale est la capacité de trouver son chemin dans un environnement donné et d'établir des relations entre les objets dans l'espace.
- L'intelligence intra-personnelle permet de se faire une idée de soi qui est réaliste et précise, de se comprendre soi-même, de gérer ses émotions, de connaître ses limites, ses besoins, son potentiel.
- L'intelligence interpersonnelle est tournée vers les autres, elle permet de d'agir et de réagir avec eux de manière correcte et adaptée, elle permet de facilement comprendre les types de personnalités, d'aider les autres, de résoudre les problèmes entre les gens.
- L'intelligence musicale constitue l'aptitude à comprendre les rythmes et les mélodies, à reconnaître des types musicaux, à les interpréter et à les créer.
- L'intelligence naturaliste permet d'être sensible à ce qui est vivant et de comprendre l'environnement dans lequel l'homme évolue. C'est la capacité d'apprécier, de reconnaître et de classer la faune, la flore et le monde minéral.
- L'intelligence corporelle-kinesthésique est la capacité à utiliser son corps pour faire des mouvements dans l'espace, pour des activités sportives mais aussi pour faire passer une idée ou un sentiment, ou pour maîtriser des gestes techniques précis.
- L'intelligence existentielle (ou spirituelle) est la capacité à se questionner sur l'origine et le sens des choses, à penser à notre destinée humaine, à se situer par rapport aux limites cosmiques de l'infiniment grand et l'infiniment petit.

Tout le monde n'est pas d'accord avec Howard Gardner, ses théories ont été critiquées notamment parce qu'elles ne s'appuient sur aucune recherche empirique, ce qu'il admet lui-même. Un autre danger pourrait être la hiérarchisation de ces capacités : en effet, il reste plus important pour s'en sortir dans nos sociétés de pouvoir lire et compter que de pouvoir jouer de la flûte à bec, c'est vrai. Il ne faudrait pas mentir aux élèves et leur faire miroiter qu'il pourront vivre sans comprendre des textes argumentaires ni des pourcentages. Mais de là à décider qu'il est plus important de connaître les triangles scalènes et la loi Boyle-Mariotte que de pouvoir manier un marteau ou planter des tomates, on peut discuter...

Et puis, la théorie de Gardner a l'immense mérite d'ouvrir nos esprits conditionnés à penser que seul un bon bulletin est synonyme d'élève intelligent (même s'il a tout juste la moyenne en éducation physique et en éducation artistique, et qu'il n'a pas d'ami). Elle permet aussi à chacun d'apprendre à mieux se connaître, à reconnaître ses atouts, même si l'école n'en a pas tenu compte, pour pouvoir s'appuyer dessus. Et à moins juger les autres. Ce qui est déjà un bon début pour être plus heureux...

POUR LES PROFS

Les différents types d'intelligence en pratique

Dans un premier temps, on demande aux élèves de créer un tableau à double entrée dans lequel ils associent chaque type d'intelligence à différents éléments : un (ou des) matières de cours à l'école, des activités en dehors de l'école, des utilités dans la vie quotidienne, des métiers, et des personnalités célèbres qui semblent avoir particulièrement développé ce type. Si nécessaire, ils peuvent faire des recherches complémentaires pour bien comprendre les types d'intelligence, ou travailler avec leur voisin.

Dans un second temps, plus personnel et en silence, chaque élève est invité à analyser ses propres types d'intelligence (forces et faiblesses), et à noter ses réflexions pour lui-même, il ne devra pas les partager ensuite.

Enfin, le professeur distribue à chaque élève le même nombre de post-it que le nombre d'élève dans la classe. (On peut le faire par demi-classe si le groupe est plus grand que 10 élèves) Chacun est invité à écrire au dos du post-it (pour que ça reste confidentiel) une remarque sur le type d'intelligence qu'il a pu voir chez l'autre, quelque chose d'évident, ou peut-être plus subtil, quelque chose qui peut aider l'autre à mieux se connaître. On peut circuler dans la classe et mettre le post-it sur le dos de la personne, ou alors mettre tous les noms au tableau et venir coller sous chaque nom. Les post-it sont anonymes et positifs (pour éviter les « T'es trop nul en anglais ! »). On clôture par dix minutes de silence pour que chacun puisse lire ses post-it, noter ce qu'il a reçu en dessous de ses propres analyses, et réfléchir pour lui-même. (Cette troisième étape peut être délicate à mettre en place au sein d'une classe où il y a des tensions ou un bouc-émissaire, on laisse le soin au prof d'adapter ou de zapper en fonction de sa réalité...)

D/ Etre opti-réaliste, c'est possible ?

À contre-courant des messages véhiculés par les médias de masse, il nous tient à coeur de souligner un message important : le monde ne va pas si mal qu'on ne pourrait le penser. En effet, quand on parle de violence par exemple, on pourrait avoir l'impression qu'elle est partout, sous différentes formes. Or les statistiques sont formelles : la criminalité régresse, et pas qu'un peu! À Paris par exemple, elle a été divisée par trois en vingt ans. Et ce n'est pas la seule. La famine a énormément reculé aussi. La pauvreté extrême. L'illettrisme. La mortalité infantile. Le nombre de femmes battues. Le nombre de femmes excisées. Le nombre de filles qui ne vont pas à l'école dans les pays en voie de développement. Le trou dans la couche d'ozone (il sera d'ailleurs rebouché en 2050, youpi!).

Oui, mais...

Bien sûr, il reste des gens qui meurent de faim, et il suffit de voir une seule image d'une famille de Yéménites qui n'ont plus que la peau sur les os pour se sentir mal. Mais la vraie question à se poser, ce n'est sans doute pas comment sauver les affamés à l'autre bout du monde, mais plutôt comment respecter la nourriture là où je suis. Et là, sur ce petit bout de terre où nous nous tenons debout, il n'est pas impossible de changer nos habitudes et d'être responsable de nos choix de consommation alimentaire et de gaspillage. Bien sûr, il reste de la violence intolérable, des guerres, des attentats, des migrants qui fuient les conflits et se retrouvent à nos portes, dans nos parcs, sous notre nez. Mais il y a aussi chaque jour des familles qui accueillent les réfugiés de guerre dans leur maison et qui les aident à se reconstruire dans un environnement bienveillant. Il y a Pia Klemp, cette capitaine de navire qui sauve les migrants de la noyade en Méditerranée, acquittée par la justice italienne alors que le président la menaçait de vingt ans de prison, et qui est devenue un emblème de force positive. En Belgique, les personnes qui hébergeaient des migrants sans papiers, accusées de faire du trafic d'êtres humains, ont obtenu gain de cause en justice : c'est la solidarité et l'altruisme qui l'ont emporté.

Pourquoi ça va mieux ?

Pour développer un argumentaire de l'optimisme dans ce contexte médiatique anxiogène et avide de mauvaises nouvelles, on a trouvé une perle : le livre *Le monde va beaucoup mieux que vous ne le croyez*, de Jacques Lecomte¹². À lire absolument pour contrer tous les arguments des personnages plombants qui adorent se vautrer dans le cynisme à toute occasion. Jacques Lecomte explique notamment qu'un des facteurs importants pour que les choses changent, c'est le fait que des groupes humains se réunissent autour d'une table pour parler d'un problème, et négocient pour élaborer des solutions. Comme pour la réduction des gaz à effet de serre. Un autre facteur fondamental, c'est le rôle des communautés locales, qui créent des projets à leur échelle et transmettent des savoirs, des messages, souvent via les femmes d'ailleurs. C'est l'exemple des mesures d'hygiène dans les bidonvilles, qui évitent beaucoup de maladies contagieuses et mortelles. Et tant d'autres.

L'union fait la force

Si le rôle des communautés est si important, ça veut dire quoi ? Qu'on ne doit pas tout attendre des politiciens, que des changements énormes peuvent aussi arriver par les gens. Et les gens, c'est nous. En étant ensemble, en se mettant autour d'une table pour discuter des problèmes, en étant informés des solutions trouvées ailleurs (merci internet!), en réfléchissant dans l'optimisme et dans la joie. On n' imagine pas le pouvoir de changement qui peut naître de ces rencontres, de ces initiatives collectives, de ces groupes qui s'encouragent à aller vers le positif. On pourrait parler d'un optimisme de l'engagement et de l'action. Ce n'est pas le monde béat des bisounours, où on se voile la face en répétant simplement « Tout va bien ». Mais c'est un univers de liens entre les gens, de créativité collective, d'inspirations mutuelles, dans lequel on peut se remonter les manches joyeusement, ensemble, pour laisser le monde dans un état un peu meilleur que celui dans lequel on l'a trouvé. Ça aussi, c'est la réalité.

Et si on a un petit coup de mou ?

Pour ne pas baisser les bras, il importe de se nourrir d'infos un peu moins déprimantes que celles du JT, des journaux, ou parfois des réseaux sociaux (en fonction de ce qu'on choisit de regarder...). Et, bonne nouvelle, des sites internet de bonnes nouvelles, il y en a plein ! Les good news, bonnesnouvelles.be, JDBN (le journal des bonnes nouvelles) et beaucoup d'autres, actifs sur Facebook et Instagram aussi. On trouve aussi facilement des bloggeurs, des youtubeurs, des chroniqueurs, qui choisissent d'être résolument positifs. Loptimisme.com, par exemple. De quoi contrer la morosité ambiante et se redonner du cœur à l'ouvrage ! Et quand on y a été une fois, on en redemande...

5 / DRAMATURGIE

On en parle avec Denis Laujol, le metteur en scène.

Votre travail part du livre de Jérôme Colin, qui fait 207 pages. Comment avez-vous sélectionné certains passages pour en délaissier d'autres ?

Je n'ai pas enlevé grand-chose, parce qu'il n'y a pas beaucoup de phrases en trop dans le livre. La difficulté, c'est que tout se tient, donc je ne peux pas couper de gros morceaux, sinon la narration se casse la gueule. On épure toujours encore un peu durant les répétitions, quand il y a des redites.

J'ai raccourci l'histoire avec sa fille, elle est plus en filigrane, parce que j'étais quand même obligé de faire des choix. Apprendre à choisir, justement... Je tiens à dire que mon assistant, Julien Jaillot, m'a énormément aidé pour cela (et pour le reste), car il connaît mes défauts, on est très proches, et on se complète bien. On a des regards croisés sur les mêmes questionnements.

Quels sont vos choix de mise en scène ?

Pour une fois, j'avais une idée très précise de la scénographie et de l'esthétique. Je tiens à ce que le père reste sur ses chiottes presque jusqu'au bout. C'est ça qui sera marquant. Cela implique une dimension de conte : arriver à faire vivre un monde à partir d'un personnage immobile. D'où l'importance de la puissance d'évocation de l'acteur, qui doit utiliser les rythmes, faire vivre la narration.

Je tiens aussi beaucoup à l'idée du puzzle de sa femme qui se construit patiemment en arrière-plan. Ce perroquet en deux milles pièces qui apparaît, en contraste avec le sentiment d'urgence du narrateur.

Justement, par rapport à ce sentiment d'urgence, un point important de la narration, c'est le récit du traumatisme de l'accouchement. Le père a vu sa femme presque morte, et il en garde un sens aigu de l'éphémère de la vie. Il se lève tous les matins en sachant que ça pourrait s'arrêter. Je veux que cela soit présent sur scène aussi.

Pour les attentats, un voile tombe devant les toilettes, et la vidéo y est projetée. Je veux montrer l'irruption de la violence du monde dans nos vies, y compris dans nos endroits de sécurité. Ce voile se déchire, et le père se lève enfin pour aller chercher son fils. Cette irruption de la violence permet finalement de voir ce qui est vraiment important, tant pour le père que pour le fils.

Comment dirigez-vous votre acteur pour ce seul en scène ?

Thierry Hellin, c'est un peu la Rolls Royce du théâtre belge : il a beaucoup d'intuitions, il me fait des surprises, propose différents tons, c'est un bonheur ! Mon travail, c'est de le pousser à ouvrir, à ne pas parler dans sa barbe, à utiliser sa puissance théâtrale. Je dois aussi veiller à ce qu'il ne juge jamais le personnage, même quand il est ridicule. C'est le public qui doit rire, pas l'acteur ! Le moment où il dit qu'il va partir, il doit y croire. La même chose avec le Cialis : il croit vraiment que ça va tout résoudre : son couple, sa famille, sa crise de la quarantaine ! L'acteur doit rapprocher au maximum le personnage de lui-même et le défendre, même dans ses faiblesses et son ridicule.

6 / PISTES POUR PROLONGER LA RÉFLEXION

Essais

- *Comment l'école reste inégalitaire. Comprendre pour mieux réformer*, par Hugues Draelents, (Presses Universitaires de Louvain, 2018). Un état des lieux récent qui étudie la fabrication des inégalités dans nos sociétés démocratiques.
- *Manuel de survie pour parents d'ados qui pètent les plombs*, publié par Yapaka, qui est un programme de la prévention de la maltraitance mis en place par la Fédération Wallonie-Bruxelles depuis 1998. Ce petit bouquin de 80 pages est disponible gratuitement sur commande sur le site. Il propose, avec humour et sérieux, des points de repère, des témoignages, des idées à prendre ou à laisser pour continuer à inventer et à réinventer la vie avec un ado en crise. À mettre dans les mains des parents, mais sans doute aussi des jeunes eux-mêmes, qui pourraient bien y apprendre des choses...
- *Jeunes et radicalisations*, par David Le Breton, livre téléchargeable gratuitement sur le site de Yapaka, (qui contient un tas d'autres livres et vidéos passionnants d'ailleurs). Dans celui-ci, l'auteur essaie de comprendre le sens de l'islamisme radical pour les adolescents, qui pour lui relèvent des rites de virilisation, mais aussi le sens de l'indifférence à la cruauté infligée aux autres, de l'incapacité à s'identifier à l'autre, de l'exaltation pour la haine.
- *Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel*, par Jean-Marie Forget, livre téléchargeable gratuitement sur le site de Yapaka. Ce psychologue fait une approche clinique des adolescents, de leur fragilité et de leur violence mise en scène ou en actes. Il parle de défaut de sens de notre société, de défaillance de la parole, et cherche des pistes pour réintroduire les dimensions exclues.
- *La faute de l'orthographe*, livre écrit par Arnaud Hoed et Jérôme Piron, illustré par Kévin Matagne, publié en 2017 (Editions Textuel). On demande souvent aux élèves de respecter l'orthographe, mais l'orthographe est-elle respectable ? Avec humour, ces deux profs de français déconstruisent le dogme.
- *Apprendre ! Les talents du cerveau, le défi des machines*, par Stanislas Dehaene, neuroscientifique français (Editions Odile Jacob, septembre 2018)
- *Apprendre avec les neurosciences. Rien ne se joue avant 6 ans*, par Pascale Toscani (Chroniques Sociales, 2013). Ce livre réintroduit la confiance et le professionnalisme indispensables non seulement à la réussite des élèves mais aussi à l'épanouissement professionnel des enseignants et des éducateurs. La prise en compte des sciences cognitives dans l'espace scolaire propose à chacun de mieux comprendre les chemins sinueux de l'apprentissage, de la mémoire, de l'attention, de la motivation, des effets du stress.
- *Préhistoire de la violence et de la guerre*, par Marylène Patou-Mathis (Editions Odile Jacob, 2013). Préhistorienne, directrice de recherche au CNRS, elle nous dit : « Je suis partie d'un agacement qui venait du fait d'entendre toujours la même chose – nous sommes violents, c'est la nature humaine, ça a toujours existé –, alors que ces affirmations ne se basent sur rien. En tant que scientifique, je me suis dit : interrogeons les données. »
- *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron (Editions de Minuit). Un livre datant de 1964 mais qui reste d'actualité pour comprendre comment l'école est une instance de reproduction des inégalités sociales. Ils introduisent également le concept de violence symbolique, fondement de la réflexion sur l'action pédagogique aujourd'hui.
- *Histoire du terrorisme*, de Gilles Ferragu, publié en 2014 (Editions Perrin). Une bonne synthèse en la matière, et aussi des interviews disponibles sur youtube.

Films

- *Une idée folle*, film documentaire de Judith Grumbach, tourné en 2016 dans neuf écoles françaises. Il pose la question du rôle de l'école au XXIème siècle, en donnant la parole à des chercheurs de terrain, des profs, des directeurs et des élèves. Passionnant et positif.
- *Jamais contente*, comédie française de Emilie Deleuze sorti en 2016. Aurore, adolescente de 13 ans, est fâchée sur tout, et surtout sur ses parents et sur l'école. Un film léger qui ouvre facilement la porte à des sujets plus sérieux, comme le rapport à l'école, les jugements des ados sur la vie de leurs parents, le rapport à soi-même à cet âge...
- *Lodyssée de l'empathie*, film français d'investigation indépendant de Michel Meignant et Mario Viana, sorti en 2015, dans lequel on rencontre différentes personnalités : Marylène Patou-Mathis, Matthieu Ricard, Pierre Rabhi, Thomas D'Ansembourg... Ceux-ci questionnent cette fatalité de la violence, et montrent, chacun à leur manière, que l'être humain est naturellement bienveillant.
- *Vers un monde altruiste ?* Film documentaire de Sylvie Gilman et Thierry de Lestrade de 2015, qui montre que notre nature est profondément altruiste, et plus que ça, que cette bonne nature peut être cultivée. Résolument positif, ce film montre des outils intéressants pour changer le monde par la bienveillance. (Film disponible en vidéo à la demande en ligne)
- *Tous ensemble*, film documentaire indépendant réalisé par les belges Nourredine Ferrad et Fionn Perry en 2019. Les deux réalisateurs étaient à l'aéroport de Zaventem le 22 mars 2016 pour partir tourner un reportage en Californie. Témoins de l'attentat, ils décident d'en faire un film simple et poétique, résolument positif, pour donner la parole aux victimes, et indirectement, pour se reconstruire eux-mêmes.
- *Entre les murs*, film français de Laurent Cantet, sorti en 2008, adaptation du roman éponyme de François Bégaudeau, qui y joue d'ailleurs le rôle principal. On y suit un professeur de français dans une classe de 2ème secondaire, qui pousse ses élèves et n'hésite pas à sortir du cadre pédagogique, avec le risque d'aller trop loin... Le film a reçu la Palme d'Or à Cannes.

Bandes dessinées

- *Le ciel au-dessus de Bruxelles*, de Bernard Hislaire (Editions Futuropolis, 2006). Jules Engell Stern rencontre Fadya. Il est juif Khazar, elle est beur, musulmane. Lui est de passage à Bruxelles, cherche son frère. Elle prépare un attentat terroriste au milieu d'une manifestation pacifiste.
- *L'attentat*, de Dauvilliers et Chapron (Glénat, 2012) C'est l'adaptation du roman de Yasmina Khadra dans lequel Amin Jaafari, arabe et israélien, chirurgien à Tel Aviv, va voir sa vie bouleversée par un attentat.
- *L'esprit du 11 janvier*, de Léman et Gess (Editions Delcourt, 2016). Les attentats de janvier 2015 en France analysés de façon étonnante sous un angle poético-spirituel.
- *Loup*, de Amélie Sarn, Eric Moréno et Marc Moréno (Editions Les Enfants Rouges, 2014). Louis, victime d'un attentat, est obsédé par une question : être un homme nous oblige-t-il à endosser la cruauté inhérente au genre humain ?
- *La nuit des chats bottés*, de Boris Beuzelin (Casterman, 2016). L'histoire de Stephan et Paul, deux révolutionnaires qui à coup d'attentats plongent un peu plus chaque jours la ville de Paris dans la terreur.
- *Les mutants*, de Pauline Aubry (Editions Les Arènes, 2016). Un roman graphique sur le mal-être adolescent.
- *LAP, un roman d'apprentissage*, BD documentaire d'Aurélia Aurita (Editions Les Impressions Nouvelles, 2014). L'auteure enquête pendant un an dans le Lycée Autogéré de Paris (LAP), une école sans directeur ni surveillants, auto-gérée par les professeurs et les élèves, où les décisions se prennent à main levée et où il n'y a aucune cote ni obligation d'aller au cours...

Jeux

- Sur le site de Via Don Bosco, on peut commander un jeu de société pour les 15-18 ans, *La course à l'éducation*, sur le thème de l'accès à l'éducation dans le monde. Super pour se rendre compte que l'école est aussi et malgré tout une chance et un moyen d'émancipation. <https://www.don-bosco.net/international/2495-l-education-au-developpement-comment-s-y-prendre.html>
- La même association a encore un autre jeu intéressant : *E(du)quality*, sur le financement de l'éducation. Chaque équipe est responsable d'une école fictive et doit se charger du parcours scolaire de 12 élèves qui ont chacun leur particularité. Le jeu dure deux fois 50 minutes. Il est disponible gratuitement sur demande sur le site de Via Don Bosco : <https://www.viadonbosco.org/fr/education/eduquality-0>

Sites internet et ressources en ligne

- *Yapaka*, site de prévention de la maltraitance de la Communauté française, mine de ressources, d'articles, de vidéos sur de nombreux sujets touchant aux adolescents. On trouve notamment des capsules vidéos dans lesquelles parent et ado échangent leur place et s'imitent dans des scènes de conflit quotidien (projet Dos Ados) www.yapaka.be
- *Et tout le monde s'en fout*, chaîne Youtube de Fabrice de Boni et Axel Lattuada, avec des épisodes de 4 minutes, instructifs et drôles, pour les ados (mais les adultes ne s'ennuient pas non plus!). Ça vaut la peine de voir notamment l'épisode sur les émotions, ou la bienveillance.
- Les interviews de Jérôme Colin à propos de son livre, plus ou moins longues, sur Youtube
- *Un ami se radicalise...* Sur le site de la Fondation pour l'Enfance, une aide est offerte aux ados qui remarquent qu'un de leur ami se radicalise <https://www.fondation-enfance.org/jai-besoin-daide/je-suis-enfant-adolescent/radicalisation/un-ami-se-radicalise/>
- Sur le site de la CNAPD (Coordination Nationale d'Action pour la Paix et la Démocratie), on trouve une petite plaquette à télécharger gratuitement : *L'engagement des jeunes Belges dans des groupes djihadistes combattants*. Cette brochure pédagogique propose une analyse du phénomène et aborde différents types d'engagement pour les jeunes, autre que le combat armé.
Pour en savoir plus : <http://www.cnapd.be/publications/outils-pedagogiques/belges-groupes-djihadistes-combattants/>

THÉÂTRE DE POCHE

Chemin du Gymnase 1a - 1000 Bruxelles

«Longchamp» tram 7, bus 38 et station Villo n°244

«Legrand» tram 7 et 94 et station Villo n°71

reservation@poche.be - 00.32.2.649.17.27

info@poche.be - 00.32.2.647.27.26

poche.be

IBAN: BE97 5230 8020 6749

Contact diffusion
Anouchka Vilain
production@poche.be
+32 2 647 27 26

Contact presse
Clarisse Lepage
presse@poche.be
+32 2 647 27 26

Contact pédagogique
David-Alexandre Parquier
prof@poche.be
+32 2 647 27 26